

Jacques Derrida

par Marie-Andrée Rajotte

Il suffit de faire allusion à Derrida pour que les paisibles conversations qui agrémentent les soirées de notre crépuscule deviennent insupportables. Parmi les philosophes qui nous alimentent, seul Derrida a le pouvoir de susciter de telles passions. Le propre des passions étant de faire perdre la tête, nos discussions se transforment toujours en bataille de tranchées. D'un côté les abois enragés des *contre* qui se cramponnent au bon sens et à la raison de façon complètement irrationnelle, de l'autre les glapissements des *pour* qui, avec une rigueur suspecte, déclarent honnir logique et précision. Quand une voix s'infiltré pour proposer un armistice, les deux coteries, oublieuses de leurs batailles et unies dans l'horreur que suscite la lâcheté, tirent à boulets rouges sur le pauvre naïf qui, désormais, se contentera d'ouvrir la bouche pour s'aviner.

Impossible de ne pas se poser des questions sur ces inutiles écoulements d'idées et cette inhumaine exploitation des cordes vocales.

Qu'est-ce qui, dans la pensée de Derrida, provoque ces prises de position viscérales, violentes, souffrantes ? Où le bât blesse-t-il ?

Quand on parle de Derrida, comment ne pas essayer de *construire* des réponses en commençant avec d'autres questions. Mais, des questions à qui ? À ceux qui sont contre ou au camp adverse ? Aux deux ? Et si on prenait un champion de chaque camp et qu'on les faisait discuter sous le regard plus ou moins détaché d'un arbitre ?

* * *

Rez-de-chaussée d'une maison cossue de la rue Querbes à Montréal. Arbitr, un homme d'une soixantaine d'années, jouit de sa pipe devant la cheminée et jette des coups d'œil à la dérobée aux fesses ondoyantes d'Olga. Le téléphone sonne.

OLGA. Je réponds ?

ARBITER. Non. J'aimerais passer une soirée tranquille.

Le répondeur tue la sonnerie. On n'entend plus que le crépitement du feu.

ARBITER. J'ai vu trop de gens aujourd'hui. Je boirais volontiers un thé. Est-ce que tu vas en prendre ?

OLGA. Non. Le thé me fait pisser.

De nouveau le téléphone.

ARBITER. Débranche-le, s'il te plaît.

OLGA. Et si c'est votre fils ?

ARBITER. Il n'habite pas loin. Il n'a qu'à venir, s'il veut me parler.

Elle débranche le téléphone sans trop de conviction. Mais, même si elle n'est dans la maison que depuis une semaine, elle a déjà appris à satisfaire certaines manies du patron pour les tourner ensuite à son avantage.

OLGA. Le thé parfumé à l'orange ?

ARBITER. Oui, c'est très bien.

Il va dans son bureau et il revient avec un gros livre blanc sous le bras.

OLGA. Voilà thé. Je le mets sur l'avant-scène ?

ARBITER. Ce n'est pas l'« avant-scène » mais l'avant-foyer. *Pour lui.* Pas mal... si le feu est l'acteur... *S'adressant à Olga.* Mets-le sur la table. Je préfère le prendre à table.

OLGA. Parce que le livre est trop grand ?

ARBITER. Aussi.

OLGA. Ces livres blancs, il faudrait les courir. La fumée les fait jaunes.

ARBITER. On dit couvrir un livre, pas « courir ».

OLGA. Je sais. Courir, c'est les jambes.

La sonnette d'entrée.

OLGA. J'ouvre ?

ARBITER. Non.

Olga retourne dans la cuisine, Arbiter s'assoit à table, ouvre le livre (il s'agit du Cahier de l'Herne sur Derrida) et, le nez collé à la page, lit. On frappe à la fenêtre.

ARBITER. Merde. Olga ! Olga ! Où est-elle allée ?

Il se lève et va ouvrir. Un homme, excessivement maigre, au début de la trentaine. Barbe, lunettes, queue de cheval.

NANCY. Et tu oses te vanter d'être hospitalier ! T'en fais pas, je ne ferai pas long feu. Je viens de sortir de la Moulerie et je me suis dit...

ARBITER. Viens, viens. Entre si tu ne veux pas que je réchauffe toute la ville de Montréal.

Nancy jette son vieil imperméable vert kaki sur le fauteuil Mackintosh et se met dos au feu.

NANCY. Et Dieu créa le feu.

ARBITER. Est-ce que tu prends un thé... un verre de rouge ?

NANCY. Non, mais je ne dirais pas non à un café.

ARBITER. *Cri en direction de la cuisine.* Olga !

NANCY. Olga est ici ?

ARBITER. Ce n'est pas Olga Olga. C'est la femme de ménage.

NANCY. *D'un ton neutre mais il signifie son étonnement en avançant encore plus son menton en galoche.* T'as une femme de

ménage ? Ce n'est pas toi qui criais comme un putois contre cette forme d'exploitation ?

ARBITER. C'est une jeune russe que j'ai sortie la semaine dernière d'un club de danseuses.

NANCY. Ça va bien tes affaires. Et tes tirades contre les clubs ? Vieux jésuite.

ARBITER. C'est une amie de Sylvie. C'est elle qui me l'a demandé.

NANCY. Tu vois encore Sylvie ?

ARBITER. De temps à autre.

Des bruits de pas dans l'escalier. Olga descend avec un rouleau de papier et des ciseaux.

ARBITER. À Nancy Olga. À Olga. Viens que je te présente mon ami Nancy. Je t'ai déjà parlé de lui. C'est le professeur de sociologie, l'heureux mari de Julia, la rousse que l'on a rencontrée hier au cinéma avec mon ex-femme.

OLGA. Bonsoir monsieur.

NANCY. Robert. Robert Nancy, avant d'être l'heureux mari.

ARBITER. Olga, est-ce que tu peux préparer du café.

Olga dépose le rouleau et les ciseaux sur la table et s'en va à la cuisine.

NANCY. Sacré Arbiter ! Quelle nana !

ARBITER. Jeune lubrique, regarde et bave.

Nancy, qui s'était éloigné de la cheminée pour serrer la main à Olga, s'approche de la table et prend dans ses mains le livre qu'Arbiter lui montre.

NANCY. D'un ton fort étonné. T'as le Cahier sur Derrida ! Je suis passé hier chez Gallimard et Saskia m'a dit qu'il n'arrivera que la semaine prochaine.

ARBITER. Thierry me l'a apporté de Paris.

NANCY. Il est revenu ?

ARBITER. Depuis deux semaines.

NANCY. Il ne m'a même pas fait signe. *Il consulte la liste de collaborateurs.* Balibar... Caputo, je ne pensais pas qu'il y aurait eu un texte de Caputo... Cixous, normal... Ferraris, j'imagine qu'il y aura aussi Vattimo *Il tourne les pages* Non, étrange, pas de Vattimo... Khatibi... T'as vu ? Georges. Georges Leroux, tu savais que Georges avait écrit ?

ARBITER. Il me l'avait dit.

NANCY. Major... mon homonyme est là, bien sûr ... Roudinesco, elle doit dire des conneries.... Wills... J'ai hâte de le lire. Est-ce que tu as commencé ?

ARBITER. J'ai lu deux conférences de Derrida *Surtout pas de Journalistes ! et Et cetera...*

NANCY. sublimes. Les deux. Surtout les réponses et les précisions de *Surtout*.

ARBITER. Sublime, t'exagères. Intéressant.

NANCY. Tu avais déjà vu, traité en si peu de pages, le rapport du silence au silence des rapports entre le divin et celui qui dit vain ? Sans doute que tu as lu trop vite et tu n'as pas saisi toutes les implications des « nouvelles nouvelles » aux nouvelles et au télé-nouvelles. L'inscription du sacré dans l'enceinte de la sainteté, qui relève de la féminité hors du mythe ancestral du *jus* romain.

ARBITER. Arrête, tu me donnes mal à la tête. T'es trop tordu pour moi. T'as de la chance que Vacher ou Piotte ne soient pas ici...

La sonnette d'entrée.

ARBITER. Décidemment c'est la soirée des visites.

Il va ouvrir. Un homme dans la cinquantaine, rondouillet, blond, très mal habillé.

POPPER. *Sur le pas de la porte. Avec un fort accent parisien.* Je ne vais pas te déranger longtemps. Est-ce que tu as, par hasard,

les *Collected Works* de Bernard Lonergan publiés par *Toronto University Press* ?

ARBITER. Oui, je crois que oui. Mais entre. Entre prendre un verre. Nancy est ici.

POPPER. Un verre, un verre ne se refuse jamais. *Il avance vers Nancy et lui serre la main.* Comment ça va ?

NANCY. Ça va et toi ?

POPPER. Ça va.

NANCY. Et Béatrice ?

POPPER. Toujours pareil.

NANCY. La dernière fois, je l'avais trouvée un peu... moins bien.

POPPER. Elle a des hauts et des bas quotidiens. *Il s'approche de la table.* T'es incapable de circuler sans ton Derrida.

NANCY. C'est à Arbiter. Je ne suis pas encore fétichiste à ce point. Pas encore. Pas en cœur.

POPPER. *Il prend le livre et observe attentivement la page de couverture.* Je dois admettre qu'il a une belle gueule. La pipe lui va très bien. *En s'adressant à Arbiter.* Comme à toi.

NANCY. J'ai vu qu'au département vous avez encore engagé un philosophe de votre secte. Si les deux ou trois vieux s'en vont, il n'y aura plus un seul professeur capable de donner des cours sur la philosophie continentale.

POPPER. Tous ceux de ma « secte » peuvent donner des cours sur Hegel, Heidegger, Gadamer & *company*, sans problèmes...

NANCY. Sans problèmes, surtout sans problématiser. Pas étonnant que la majorité de vos étudiants ne soient que des techniciens de la philosophie analytique.

POPPER. Je n'ai rien contre les techniciens, par contre les étudiants-perroquets-fumistes me font chier.

ARBITER. Vous n'en avez pas marre de vous entendre répéter toujours les mêmes choses ? *Il s'en va à la cuisine. On entend sa voix et celle d'Olga mais leurs paroles sont incompréhensibles.*

NANCY. Selon toi et tes copains, tous ceux qui n'emploient pas vos méthodes sont des fumistes.

POPPER. Tous ceux qui n'ont aucune méthode et enchaînent des mots sans se soucier de leur sens. Comme ton Derrida chéri, le grand manitou de la fumisterie.

NANCY. Dis-moi, une bonne fois, clairement, toi, grand manitou de la clarté, qu'est-ce la fumisterie ?

POPPER. La fumisterie ? L'art de la mystification, de la tromperie. Le fumiste construit des pièges de mots pour attraper les mots. C'est un artiste de la manipulation qui dit n'importe quoi en donnant l'illusion que ce qu'il dit est pensé, structuré. Solide.

NANCY. Et Derrida serait quelqu'un qui dit n'importe quoi, qui se moque des gens. ?

POPPER. Même si je ne l'avais pas dit, oui, il se moque des gens dans le sens qu'il se balance de leurs efforts, de ce qu'ils tirent de la lecture de ses textes.

Olga et Arbiter sortent de la cuisine en parlant à haute voix.

OLGA. ...en Russie aussi.

ARBITER. ... *Il élève encore plus la voix.* Impossible d'avancer d'un pas.

OLGA. On avance toujours. Je pense. Même quand on a l'illusion de rester immobile.

ARBITER. *S'adressant à Olga.* Olga, Popper. Mon jeune collègue. *Il met une main sur l'épaule de Popper.* Popper, Olga

POPPER. Plus tellement jeune. Plaisir... Christophe. Christophe Popper.

OLGA. Enchantée. *Elle pose la bouteille de vin et un verre sur la table.*

ARBITER. Reste avec nous. Tu pourras numérotter leurs abatis. Prends un verre.

OLGA. Ça ne vous...

NANCY. Pas du tout.

OLGA. Alors. Je prends un armagnac.

NANCY. Je ne dirais pas non à un armagnac, moi non plus.

Olga se tourne pour aller prendre les verres.

NANCY. Restez, restez. *Il lui prend le bras de façon assez cavalière* Asseyez-vous ici. Je connais la maison. Même la cachette du bon armagnac.

Il se lève et il s'en va à la cuisine. Olga s'assoit devant Arbiter qui s'est assis à côté de Popper.

POPPER. *S'adressant à Olga.* Vous connaissez Arbiter depuis longtemps ?

OLGA. Un mois. Mais j'habite une semaine.

POPPER. Étudiante ?

OLGA. Non, je travaille dans maison. Je suis Russe. Je suis arrivée Montréal il y a un an.

POPPER. Est-ce trop indiscret de vous demander pourquoi vous êtes partie de Russie ?

Olga regarde Arbiter comme pour lui demander un conseil. Arbiter ébauche un sourire complice.

OLGA. Non, ce n'est pas. Mais histoire compliquée beaucoup.

NANCY. *Il vient de s'asseoir à côté d'Olga.* Toutes les histoires sont compliquées. C'est dommage que Popper, à cinquante ans, ne l'ait pas encore compris. C'est dommage, pour lui et pour ses étudiants. Lorsque l'on veut que tout soit précis et clair comme une équation, on perd l'adéquation. On se retrouve hors du champ du sens dans une signification communicationnelle. In doxa et *nothing else*.

POPPER Voilà un exemple parfait de fumisterie. Est-ce que tu peux exprimer avec d'autres mots ce que tu viens de dire ?

NANCY. Avec d'autres mots, on ne peut qu'exprimer d'autres concepts. Même si on prononce les mêmes mots avec le même ton, le fait qu'ils reviennent et, surtout, qu'ils reviennent après une question, ils se chargent d'un autre sens. Plus sensé, plus sans sait. Ce qui est dit cache un non dit qui dévoile, *qua non dit*, l'indicible.

POPPER. *Bull sheet*.

ARBITER. Je ne peux qu'être d'accord avec toi, Popper. Comme trop d'épignes de Derrida, Nancy peut dire, mais il ne dit pas toujours...

NANCY. Merci pour ta magnanimité.

ARBITER. ... peut dire n'importe quoi. Là où, selon moi, tu te trompes, c'est quand tu dis que Derrida dit n'importe quoi. Il est, à mon avis, l'un des philosophes contemporains les plus rigoureux. Mais la rigueur, et tu le sais très bien, ne se réduit pas à des équations.

POPPER. Plutôt que de dire qu'il dit n'importe quoi, que c'est un fumiste, je devrais sans doute dire que je ne comprends pratiquement rien de ce qu'il dit et que, quand je comprends, je trouve cela banal. Comme quand je lis Lacan.

ARBITER. Je ne suis pas un expert de Lacan ni de Derrida, mais je crois qu'il est profondément erroné de les comparer. Sans doute que l'opposition à une culture académique empesée (une opposition de l'intérieur dans un cas, de l'extérieur dans l'autre), une puissante maîtrise de la langue et un grand éclectisme sont des éléments qui les unissent. C'est beaucoup mais, en même temps, pas assez quand on parle d'idées. Mais laissons tomber Lacan si on ne veut pas rendre notre discussion encore plus dangereuse... pour nos estomacs.

NANCY. Moi, je n'ai rien contre le danger ni, à la limite, contre les maux d'estomac. Si la philosophie doit être dans la

vie, sur la vie, avec la vie ; si elle n'est pas une simple décoration de têtes professorales, alors les mouvements les plus intimes aident à préparer la route au non dit qu'une rationalité qui a renoncé à la raison raie de la carte avec une facilité dont l'inscription dans l'historicité et la communauté n'en garde pas moins une tonalité d'agressivité nomade. *No mad. Pas de folie. Ratione materiae.*

POPPER. Est-ce que tu fais exprès ?

OLGA. Vous parlez vraiment très difficile, monsieur.

NANCY. Robert, Robert... Si la philosophie était facile, elle ne serait pas amour de la sagesse, ni amour de la connaissance, elle serait technique, méthode, meta hodos. *Non amor sed indifferentia.*

ARBITER. *S'adressant à Nancy d'un ton chagriné.* Je crois que ce soir tu n'es pas en forme et que tu rends un mauvais service à Derrida. *Il se tourne vers Popper.* J'ai des difficultés à croire que tu ne comprends pas ce qu'écrit Derrida. Vraiment. Ne me dis pas, par exemple, que tu trouves Kant plus facile.

POPPER. Kant n'est pas facile non plus mais, si on s'engage – indépendamment de la valeur que l'on attribue à ce qu'il dit – on peut le suivre et comprendre. Dans ce qu'il écrit il y a une grande cohérence. La démarche, le point de départ, l'objectif à atteindre, sont clairs. Il ne s'adresse pas seulement à lui-même. Avec Derrida, comme avec Heidegger et les philosophes post-modernes que celui-ci a inspirés, j'ai l'impression qu'il n'y a aucun dialogue possible. Ils écrivent pour eux-mêmes et pour leur secte. On est dans une situation de pur ésotérisme. La philosophie doit être ouverture vers les autres humains et non vers un *autre* abstrait qui n'est qu'un autre nom pour soi-même. Une excuse pour ne pas avoir de responsabilités envers autrui.

ARBITER. S'il y a quelqu'un qui se sent des responsabilités envers autrui, qui est sensible à ce qui se passe dans la cité, c'est bien Derrida. Il n'est en rien un philosophe

postmoderne dans le sens où tu l'entends. Il est loin de tout relativisme comme il l'est, bien sûr, de tout dogmatisme. C'est cela que les intellectuels qui réfléchissent selon des schémas pré-établis ont du mal à comprendre : on est pour ou contre le voile, pour ou contre le communautarisme. Pour ou contre. Derrida est souvent *pour et contre*. Il n'est jamais ni pour ni contre.

POPPER. Dire qu'il est *pour et contre* et dire qu'il n'est pas relativiste me semble, au minimum, manquer de rigueur.

ARBITER. Non, si on considère que les pour et les contre sont écrits par l'histoire et surtout si on considère que la philosophie n'est pas la politique. Derrida est pour ou contre lorsqu'il s'agit d'une prise de position politique, mais dans son travail de penseur il ne peut pas éviter de croire que son pour et son contre laissent de l'autre côté quelque chose d'également digne d'analyse. Mais, et cela me semble important et intéressant, il a une tendance à déconstruire ce qu'il considère plus proche de ses idées.

POPPER. Il me semble que tu fais l'apologie du « qui aime bien châtie bien ». Un peu court...

ARBITER. Je voulais seulement souligner que son relativisme n'en est pas un qui implique « tout est pareil ». Je me suis certainement mal expliqué. Mais, si on revient à la comparaison avec Kant, Derrida n'écrit pas au XVIII^e siècle. Quand Derrida écrit, il doit tenir compte de centaines d'édifices théoriques que les philosophes ont bâtis après Kant. Des édifices plus ou moins solides qu'ils nous ont légués. Plus ou moins habitables. Mais, selon Derrida, et, à mon avis, cela devrait être vrai pour tout philosophe qui se réclame de la tradition grecque, la fonction du philosophe est de mettre en doute la solidité de ces édifices. De questionner l'habitabilité. Mais pas comme le ferait un ingénieur : il ne suffit pas qu'il teste les résistances en suivant l'un des manuels à la mode. Il doit même se demander ce que c'est tester en même temps qu'il teste. C'est ce que fait Derrida. Il

déconstruit les théories et les mots légués qu'il trouve importants. Il fouille ce qu'il aime pour retrouver les éléments faibles, rouillés ou asservis par le pouvoir. La pensée est pour lui une taupe de mots. Des banalités je le sais, mais laisse moi en dire d'autres, car il me semble important de redire des choses, même si tu les connais mieux que moi, pour aller aux sources de la philosophie de Derrida. Le philosophe n'est pas un ingénieur mais il doit aussi tenir compte de l'existence d'une science et d'une technique, d'une technoscience si tu veux, qui a pris en main un grand nombre de problèmes de la philosophie ancienne. Il ne peut pas ignorer que l'équation de Schrödinger « appartient » aux physiciens et la théorie des jeux aux mathématiciens. Il n'est pas un ingénieur mais il n'est pas un physicien ou un mathématicien non plus...

POPPER. Effectivement je trouve que tu dis... que tu es en train de faire une introduction à l'introduction de la philo...

ARBITER. C'est parce que je voulais dire que ces « banalités » que l'on connaît depuis Platon ont un tout autre poids de nos jours. Il faudrait penser « rigueur » non seulement au-delà des équations mais au-delà...

POPPER. J'ai l'impression que tu t'en vas sur un terrain très glissant.

NANCY. Là où l'on glisse, là est la pensée qui pense.

ARBITER. Je t'en priiiiie.

POPPER. Je veux bien accepter ce que tu dis. Je ne fais pas partie des extrémistes, du style de Mario Bunge, pour nous entendre, qui croient que tout se réduit à des théorèmes et à des démonstrations. Mais, dis-moi pourquoi, quand tu m'expliques les choses, tout me semble clair et sensé et quand je lis Derrida, après quelques paragraphes, je suis complètement perdu ?

ARBITER. Sans doute parce que son style t'agace. Et là... et là... je ne sais pas que dire mais... tu pourrais faire une autre

tentative, un autre effort. Dans les écrits de Derrida le style et la pensée sont tellement liés que la pensée difficile, et tu dois admettre qu'il y a des pensées difficiles à saisir, que la pensée difficile, dis-je, entraîne nécessairement un style « difficile ». « Ce que se conçoit bien s'énonce clairement » n'est vrai que pour ce qui est déjà clair avant l'énonciation. Je ne veux pas paraître trop pédant mais un nouveau concept est difficile à saisir parce que nous n'y sommes pas accoutumés. Mais si nous ne sommes pas accoutumés, il ne peut pas s'agencer aisément parmi les choses connues. C'est même la définition de nouveau. Pourquoi tu ne lis pas un livre de Derrida en même temps qu'un livre d'un auteur qui dit vraiment n'importe quoi...

POPPER. T'es drôle ! Dis-moi comment puis-je choisir le philosophe qui dit n'importe quoi si pour moi Derrida est le grand prêtre de cet art. C'est un cercle vicieux.

NANCY. C'est le cercle vicieux qui permet à la pensée de retrouver un même qui n'est plus un même. Une mêmétée au-delà du même.

POPPER. Pour moi ce que tu dis, Nancy, c'est du chinois. Du bon Derrida. *S'adressant à Arbitrer*. Je ne suis pas capable de différencier ce que dit Nancy de ce que dit Derrida tandis que tu sembles faire une différence.

NANCY. Merci pour l'énorme compliment.

ARBITER. Pour rompre ton cercle vicieux il suffit que tu fasses confiance à quelqu'un. Si tu veux bien me faire confiance, je te passe deux livres, l'un de Derrida et l'autre d'un « vrai » fumiste, et tu jugeras. Je sais que tu changeras d'avis sur Derrida. Je ne dis pas que tu deviendras derridien mais que tu le déconstruiras avec respect.

POPPER. D'accord.

NANCY. Qui tu lui proposes comme représentant de ceux qu'il appelle fumistes ?

ARBITER. Je pourrais lui passer un livre de ton homonyme.

NANCY. Je ne comprendrais jamais ton manque de considération pour Nancy. Tu sais que Derrida le respectait beaucoup...

ARBITER. Derrida n'est pas parfait et puis c'est un gentleman.

OLGA. Si vous permettez... Si je peux intervenir...

En même temps

POPPER. Pas besoin de demander.

NANCY. Oui, Oui.

OLGA. Je m'excuse mais je crois que mon expérience peut être utile. Mais si je...

POPPER. Allez-y, on a besoin, si j'ose le dire, de sang neuf.

OLGA. Merci. Je n'ai jamais rien lu de Nancy. Mais j'ai lu deux livres de Derrida : *Politique de l'amitié* et *Spectres de Marx*. Je les ai trouvés difficiles mais je les ai aimés.

Beaucoup. Peut-être trop. Mais je ne les ai pas aimés dès le début. Le coup de tonnerre... non je me trompe toujours... la coup de foudre est arrivé après. Après une lutte assez dure. Je rappelle qu'après quelques pages de *Spectres de Marx*, j'ai même jeté le livre dans poubelle. Je suis très impulsive. Et comme vous imaginez, rapport des Russes de ma génération à Marx est difficile et je dois dire que... Je me rappelle encore comme si c'était hier et pourtant, ça fait déjà plus qu'une an... qu'une an ? qu'un an, plus qu'un an... J'habitais Paris et fréquentais milieu qui... c'est autre histoire... Je lisais beaucoup et pas seulement pour apprendre le français.

POPPER. Excusez-moi si je vous interromps mais où avez-vous appris le français. Vous le parlez bien et presque sans accent.

OLGA. Merci. À l'école et à la maison, en Russie. Mes parents étaient amoureux de France. Et puis j'ai passé un an en France. J'ai étudié philosophie à université de Moscou sur Bergson.

NANCY. *S'adressant à Arbiter.* Tu ne l'avais pas dit.

ARBITER. Tu sais ce que je pense des études, de l'université....

Arbiter se lève et va attiser le feu.

ARBITER. *En prenant le soufflet, à Olga.* Continue. J'écoute.

OLGA. Et puis je me suis dit que c'était stupide. J'ai repris le livre (qui a encore tache d'huile sur le dos). Je sentais que le problème était plutôt de mon côté que de celui Derrida.

POPPER. Comme cela arrive souvent aux femmes.

OLGA. Je connais très bien ce que vous dites, je l'éprouve tous jours mais il ne s'agit pas de cela. Je décidai de téléphoner à mon directeur professeur Bragation. J'ai toujours eu une telle admiration pour lui... et je sais qu'il estimait Derrida même si on n'en avait pratiquement jamais parlé. Est-ce que vous le connaissez ?

Popper et Arbiter nient avec un mouvement de la tête.

POPPER. Le seul Bragation que je connaisse, c'est le général russe mort à la Moskova pendant la campagne napoléonienne.

OLGA. Il y a rapport. Mon professeur est l'arrière-arrière petit-fils de Pert Ivanovich Bragation blessé à Borodino. Donc je lui téléphone... *Elle baisse les yeux, sa voix devient plus grave. Elle semble replonger dans une intimité impossible...* Comme si on s'était vus le jour avant je lui dis que je venais de jeter à poubelle *Spectres de Marx*. Il a ri et il m'a dit qu'il était content de voir que France ne m'avait pas calmée... Il m'a dit que Derrida était le philosophe que permettait de mieux comprendre drame de notre pays dont les filles remplissent night clubs italiens et français *Sa voix chevrote* Les vieux crèvent de faim... *Son regard s'endurcit et puis se relâche laissant sur son visage une lumière de fierté presque dérangeante* Il m'a dit des choses que j'ai oubliées mais je n'ai oublié l'image qu'il a employée pour terminer. Il m'a dit que pour cueillir les fleurs du pré de Derrida, il fallait sortir du sentier et traverser quelques mètres pleins d'orties mais que rien ne

m'empêchait de faucher orties et d'en faire une soupe parce qu'une fois cuites elles sont tendres et nourrissantes... *Elle prend le verre. C'est tout.*

ARBITER. C'est le moment de vider l'armagnac.